

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

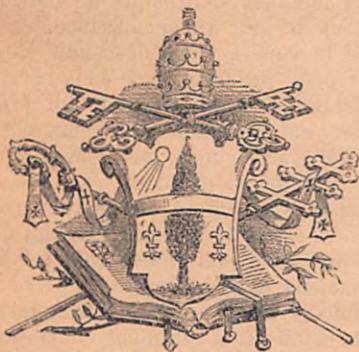
Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII)

(LÉON XIII)

Siège de l'Administration: — NICE — Place d'Armes, N. 1.

Maisons correspondantes: — Marseille, Rue des Romains, 9 — Lille, 288 Rue Notre-Dame — Paris, Rue Boyer, 28, Ménilmontant.

SOMMAIRE — La fête de S. S. le Pape Léon XIII — La fête de S. Jean Baptiste — Lettre de Mgr. Evêque de Périgueux et de Sarlat, au sujet du *Catholique dans le monde* de D. Bosco — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — Bénédiction des nouveaux bâtiments et ateliers de l'Orphelinat S. Gabriel, à Lille — Grâce de N.-D. Auxiliatrice — Une abjuration et une belle fête à l'Oratoire S. Pierre-S. Paul de Ménilmontant.



LA FÊTE DE S. S. LE PAPE LÉON XIII.

Chaque année nous nous faisons un devoir bien doux d'engager nos Coopérateurs et Coopératrices à donner à Notre Saint Père quelque témoignage de respect et d'affection, au jour de la fête de S. Joachim, dont il reçut le nom sur les fonts sacrés. Chaque année nous avons suggéré quelque

bonne œuvre à accomplir en cet heureux jour, pour obtenir que Dieu daigne accorder à Sa Sainteté lumière et consolation au milieu des tristesses du temps présent, et nous savons que nos recommandations ont toujours été accueillies volontiers.

Cette année il nous a paru ne pouvoir rien faire de mieux, pour manifester nos sentiments d'amour envers le Saint-Siège, que de faire connaître l'appel adressé à tous les catholiques par le comité de dames pour les noces d'or du Saint Père, sous la direction du Cardinal-Evêque de Vérone. Que le jour de la fête de S. Joachim soit pour nous le signal du commencement d'une prière constante, afin d'obtenir que Dieu daigne accorder d'abondantes consolations à son Vicaire, au jour de son jubilé sacerdotal.

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs le noble appel des dames de Vérone, appel sorti de cœurs pleins de foi et d'amour, ayant placé toute leur confiance en Jésus-Christ et en sa Très-Sainte Mère.

A tous les Catholiques du monde.

C'est à vous, âmes embrasées de l'amour de Jésus; — c'est à vous, animés du zèle de son honneur et de sa gloire; — avides de ses bénédictions et de ses miséricordes, qui soupirez après le triomphe de sa toute-puissance, c'est à vous que nous nous adressons avec confiance. —

Les ennemis de Dieu et de l'Eglise ont déclaré une guerre acharnée contre Dieu même et contre son Christ. Ils ont pris Satan pour chef, leurs armes se composent de toutes les iniquités, leur but est la destruction, l'anéantissement du catholicisme par toute la terre.

Voilà que Jésus-Christ lui-même nous appelle à l'honneur de combattre et de vaincre, pour le salut de l'Eglise qui est son œuvre, et pour le salut de nos âmes. Nous ne refuserons certainement pas de nous consacrer à une si noble et si utile entreprise, par tous les moyens possibles et avec toutes les forces de notre âme.

Eh bien, dans la circonstance si chère à notre cœur des noces d'or ou jubilé sacerdotal de notre Saint Père Léon XIII, au milieu de l'enthousiasme universel où chacun veut à l'envi le fêter par toutes sortes d'hommages, une étincelle est partie de Vérone, et nous voudrions qu'elle pût allumer un immense incendie; il s'agit d'offrir pour la santé du Pape, pour le triomphe de l'Eglise, pour la conversion de tous les ennemis du bien, que nous voudrions pouvoir considérer comme des frères, le plus qu'il sera possible à chacun de communions dévotement faites et de rosaires ou chapelets pieusement récités, dès maintenant jusqu'à la fin de décembre 1887.

Oui, communions et rosaires! Ce sont là des armes qui paraîtront bien plaisantes aux incrédules; mais ces armes sont invincibles; elles ont toujours remporté la victoire entre les mains des hommes de foi qui savent les employer avec ferveur. La communion sera toujours notre force, notre bouclier, notre défense, la constante inspiratrice des saintes pensées, des œuvres saintes, le feu sacré du temple qui, en unissant notre cœur à celui de Jésus, allume en nous les saintes ardeurs de l'amour divin.

Que le Rosaire soit toujours notre épée, la douce chaîne qui nous tienne unis à Marie, l'échelle mystérieuse par laquelle montent nos prières et descendent les grâces, les secours, les bénédictions toutes puissantes de notre Mère et Reine chérie. Si, en d'autres circonstances, les fidèles obtinrent le triomphe et le salut par le saint Rosaire, pourquoi n'obtiendrions-nous pas, par le même moyen, que le doux règne du Christ s'étende et s'établisse par tout le monde? Et que l'on ne vienne pas nous dire: — J'ai déjà assigné un but particulier à mes communions et à mes prières, je les ai consacrées au soulagement des saintes âmes du Purgatoire: ajouter des intentions c'est assurer à toutes une plus grande valeur; il est même permis de croire qu'en ayant également pour but le soulagement de l'Eglise souffrante, nous pourrions obtenir plus promptement le triomphe désiré de l'Eglise militante.

Et vous, heureuses mères qui, cette année ou l'année prochaine, aurez le bonheur de préparer vos fils et vos filles à la première communion, redoublez pour cela votre ferveur! — Sanctifiez-vous vous-mêmes, pour pouvoir sanctifier vos enfants; et, en union avec les mères chrétiennes de tout l'univers catholique, offrez ces premières communions de vos enfants à l'intention sainte

exposée ci-dessus. Ce sera là le plus précieux joyau de la couronne que nous voulons tresser: ce sera les délices de ce Jésus qui se plaît dans les cœurs purs et innocents; ce sera un bouquet de fleurs mystiques, qui fera monter le plus suave parfum jusqu'au trône du Très-haut, pour attirer sur eux et sur vous les bénédictions les plus choisies, les plus désirables; ce sera l'une des offrandes les mieux accueillies que recevra notre Souverain Pontife Léon XIII, que Dieu daigne nous conserver sain et sauf pendant de longues années, et qu'après l'avoir délivré de toute puissance ennemie, il le rende heureux même sur cette terre!



LA FÊTE DE S. JEAN-BAPTISTE.

Nous voudrions donner quelques détails sur la fête de S. Jean-Baptiste, célébrée à l'Oratoire avec plus d'éclat encore que les années précédentes, offrir nos remerciements, à ces Messieurs Français et Espagnols, représentants des Sociétés Catholiques, venus exprès pour partager avec nous et nos enfants la joie de cette journée; mais l'abondance des matières nous obligeant à être courts, nous nous bornerons à dire quelques mots en l'honneur de nos anciens compagnons.

Conformément à l'invitation reçue de M. Charles Gastini, président de la Commission, environ trois cents anciens élèves de l'Oratoire de S. François de Sales, représentés par une cinquantaine de leurs collègues domiciliés à Turin, se réunirent le matin du 24 juin pour témoigner à leur Père et Maître bien-aimé, Dom Bosco, au jour de sa fête, les sentiments de leur filial dévouement et de leur reconnaissance.

Lorsque le vénéré Père descendit de son appartement pour prendre place dans la salle de la fête, d'éclatants applaudissements lui prouvèrent combien ses enfants étaient heureux de pouvoir lui présenter encore une fois leurs hommages, dans une occasion si propice.

Un splendide ornement de couleur rouge, étendu sur la table de la salle, attirait l'admiration de tous. C'était un cadeau offert à D. Bosco par ses anciens élèves réunis.

Le géomètre Jacques Belmonte exposa quels sentiments d'affection animent constamment les fils aînés de Dom Bosco, et les motifs qui les attirent vers lui en ce jour, qu'ils désireraient célébrer encore bien des fois, en ce jour qui rappelle à leur cœur de si chers souvenirs. Sa parole franche et cordiale mérita non-seulement les louanges de Dom Bosco, lequel voulut que son discours fût imprimé, mais encore l'approbation de tout l'auditoire qui l'écouta avec la plus grande attention.

Lecture fut ensuite donnée des noms de tous les adhérents à cette démonstration, qui est déjà la dix-septième; l'élégant Album qui les renfer-

maît, pour en perpétuer le souvenir, fut remis entre les mains de D. Bosco.

Il parla; et, malgré sa fatigue et son émotion, son langage produisit sur la réunion une profonde impression. Il remercia de tout cœur ses vétérans des preuves d'affection qu'ils viennent lui apporter chaque année, et du cadeau dont il leur avait plu d'accompagner cette démonstration; mais il ajouta que précisément parce que le nombre des années augmente, il sent davantage s'approcher à grands pas l'éternité. Il exprima le désir de passer encore cette année quelques heures dans l'agréable compagnie de ses vieux amis, si ses forces le lui permettaient. A cette fin il les invita tous à un repas de famille dans l'Oratoire, à deux jours distincts pour qu'il fût plus facile à tous d'y assister. Le dimanche 11 juillet fut fixé pour les séculiers, et le jeudi 15 pour les prêtres,

En cette occasion, le 11 juillet, D. Bosco parla ainsi :

« Je suis poussé à vous adresser quelques paroles par la pensée de l'incertitude dans laquelle je suis de pouvoir me trouver encore une autre année au milieu de vous. Certes ce serait une satisfaction pour moi de passer une, et même plusieurs fois, ce beau jour en votre société, mais les incommodités de la vieillesse m'avertissent de ne pas me faire d'illusions. Je vous remercie donc d'être venus me tenir compagnie, ainsi que ces Messieurs que l'amitié a fait venir de France. Tous mes amis, tous mes chers enfants ne sont pas ici, soit parcequ'ils sont trop loin, soit parce que leurs affaires ne leur ont pas permis de s'absenter. Mais vous leur direz qu'en vous voyant je les ai vus, qu'en vous remerciant je les remercie également de l'affection que vous continuez tous à me porter. Dites que D. Bosco est toujours disposé à partager son pain avec eux, car ce n'est pas le sien, mais celui de la Providence. D. Bosco vous aime tous en Jésus-Christ, parceque vous l'aimez, et j'espère que Notre-Seigneur nous fera la grâce de voir des temps meilleurs. D. Bosco priera toujours pour vous, et vous, aidez-moi par vos prières, afin que nous puissions mettre la main à des œuvres nouvelles, et continuer celles qui sont commencées. Voyez combien la Providence a été bonne pour nous ! Aujourd'hui nous avons des milliers et des milliers d'enfants recueillis dans nos maisons et certes ils ont bon appétit, et pourtant dès l'origine de cet Oratoire jusqu'à aujourd'hui le pain n'a jamais manqué une seule fois, et Dieu nous a fourni des secours plus abondants à mesure que les besoins sont devenus plus grands. Et je vous assure que nos œuvres continueront à grandir sous les ailes de cette divine et aimable Providence. Vous, vos enfants, et vos petits-fils vous verrez et vous vous réjouirez de la prospérité de ces œuvres. Soyons fidèles à notre sainte religion et les hommes seront contraints de nous aimer, de nous estimer, et personne ne pourra nourrir de haine contre nous, car la charité est le lien qui attache les cœurs. Je vous promets de continuer à vous aimer, comme un frère,

comme un père, jusqu'à ce que notre amour soit couronné dans ce jour où nous entendrons ces suaves paroles : — Entrez dans la joie du Seigneur, parceque vous avez observé ma loi sainte ».

Puis le 15, au moment de terminer cette joyeuse fête de famille, il répondit comme il suit aux souhaits, aux vœux, aux promesses, aux poésies :

« Je me réjouis des paroles qui ont été dites. J'ai entendu et goûté vos expressions, vos protestations, M. le Curé de la Grande Mère de Dieu (1) a dit que personne n'a plus d'amour pour moi que les anciens élèves de l'oratoire. M. l'ingénieur Buffa assure que mes amis les Coopérateurs ne sauraient céder le premier rang à personne dans l'affection qu'ils me portent, et que cette affection de milliers de personnes est sans limites. Eh bien, il faut donc que je dise à mon tour qui d'entre vous est le plus aimé de moi. Or, répondez à ceci : voici ma main : quel est le préféré parmi ces cinq doigts ? Duquel serais-je disposé à me priver ? D'aucun certainement, car tous cinq me sont également chers et nécessaires. Eh bien je vous dirai donc que je vous aime tous, sans degré ni mesure. Je voudrais vous dire bien des choses concernant mes chers enfants et les Coopérateurs Salésiens. La proposition de M. le Curé de la Grande Mère de Dieu, qui consiste à travailler vous tous à l'accroissement de l'œuvre des Coopérateurs Salésiens, est une excellente proposition, parceque les Coopérateurs sont le soutien des œuvres de Dieu, par le moyen des Salésiens...

Le Souverain Pontife Léon XIII est non-seulement le premier coopérateur, mais le plus actif. Qu'il nous suffise de citer la façade de l'église du Sacré-Cœur ! Elle vous dit que l'œuvre des Coopérateurs, l'œuvre du Pape, est faite pour arracher tant de chrétiens à la torpeur dans laquelle ils languissent, et répandre l'énergie de la charité. C'est l'œuvre qui paraît essentiellement opportune au temps présent, comme l'a dit lui-même le Souverain Pontife. Un homme pouvait-il faire ce que nous avons fait ? Un homme pouvait-il porter l'Évangile en tant de lieux et à de telles distances ? Non, un homme ne le pouvait pas ! Vous voyez donc bien que ce n'est pas D. Bosco, mais la main de Dieu, qui se sert des Coopérateurs. Ecoutez ! Vous avez dit, il y a un moment, que l'œuvre des Coopérateurs Salésiens est aimée d'un grand nombre ! J'ajoute qu'elle se dilatera dans tous les pays, dans toute la Chrétienté. Il viendra un temps où le nom de Coopérateur signifiera un chrétien véritable ! La main de Dieu la soutient ! Les Coopérateurs serviront à favoriser l'esprit catholique. C'est peut-être une utopie de ma part, mais je le crois ainsi. Plus le Saint-Siège sera attaqué, plus il sera exalté par les Coopérateurs ; plus l'incrédulité ira croissant de tous les côtés, plus les Coopérateurs tiendront haut et brillant le flambeau de leur foi agissante...

(1) La Grande Mère de Dieu est le titre d'une église de Turin.

N'oublions pas de mentionner que toutes les maisons Salésiennes de France, d'Espagne, d'Amérique, comme celles d'Italie, unies dans l'amour du Père commun, lui avaient envoyé de nombreuses lettres. Nous ne citerons que celle de Mgr. Cagliero.

RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE D. BOSCO,

« Vive S. Jean, et vive à jamais dans le cœur des fils ce nom si doux de leur Père !

Je m'unis en cet heureux jour à tous ceux qui vous écrivent de la lointaine Patagonie.

Ils vous enverront la manifestation de leur joie, leurs souhaits et leurs félicitations; ils épancheront dans votre cœur la plénitude de leurs affections, avec les accents les plus tendres et les expressions les plus ardentes.

Et moi aussi je veux vous présenter, en ce jour solennel, quelque chose qui vous soit agréable; j'ai pensé ne pouvoir vous offrir rien de mieux que la récolte de toute une année, c'est-à-dire le *froment des élus et le vin qui fait germer les vierges* moissonnés et vendangés avec moi par vos fils les Salésiens, dans cette nouvelle vigne et dans le champ évangélique de la Patagonie.

Ce sont :

1300 baptêmes d'Indiens et d'indigènes du Rio-Negro.

1000 communions faites par nos néophytes.

3000 communions faites par les plus dévotes de nos familles chrétiennes.

200 communions mensuelles déjà obtenues et à obtenir des garçons et des filles qui fréquentent nos écoles.

Tels sont les fruits recueillis depuis mon arrivée dans ce désert, absolument stérile jusque là. Formant une couronne de ces fleurs si suaves et l'ornant de ces riches pierreries, je la pose sur votre tête vénérable en disant : « Les pères sont la gloire de leurs enfants. » *Gloria Aliorum patrum eorum* (Prov. XVII, 6).

Bénissez vous bien affectionné en J. C.

† JEAN, Evêque. de Magido

LETTRE DE Mgr. L'ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX

ET DE SARLAT

Au sujet du « Catholique dans le monde » de D. BOSCO.

Nous nous faisons un devoir de mettre sous les yeux de nos lecteurs la lettre suivante, adressée à D. Bosco par Mgr. Dabert, Evêque de Périgueux et de Sarlat. Cette haute approbation du pieux et savant prélat sera certainement pour nos coopérateurs un encouragement et un stimulant, pour les engager à lire, et à faire connaître autour d'eux, ce livre si utile, dans un temps où les âmes doivent chercher à se pénétrer plus profondément des vérités de notre sainte religion, afin de résister au torrent qui cherche à déraciner la foi de nos cœurs.

Périgueux, 8 Juillet 1886.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai l'honneur de vous remercier de l'hommage que vous avez bien voulu me faire de la traduction française de votre ouvrage : *Le catholique dans le monde*.

Cet ouvrage est excellent sous tous rapports. Vous y donnez une démonstration fort solide de la mission de l'Eglise examinée d'abord en elle-même, puis comparée aux religions qui la combattent. Tout ce que vous racontez des origines du schisme grec, des hérésies vaudoise, protestante, etc. est puisé aux meilleures sources et à l'abri de toute critique. Quant à l'exposition, le style en est simple, parfois familier, mais, en cela même, il ne fait qu'ajouter à la force des preuves et à l'exactitude de la doctrine.

Je fais des vœux bien sincères pour que l'ouvrage obtienne le succès qu'il mérite et produise le plus grand bien.

Agrérez, Mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments bien respectueux en N. S.

† N. JOSEPH Ev. de Périgueux et de Sarlat.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

Seconde partie.

CHAPITRE XVI.

Nouvelle inspection provoquée par le chevalier Gatti — Visite dans les classes — Dante, Gueltes et Gibelins — Le domaine temporel du Pape — Belles paroles et tristes actions — D. Bosco et le Ministre de l'instruction publique — Gatti dans une armoire — L'histoire et la manière de l'accommoder — La douceur sort de l'amertume — Malheurs de Gatti, sa mort.

La victoire remportée par D. Bosco, grâce au décret d'approbation obtenu pour nos classes de l'inspecteur royal d'académie, Selmi, sembla ne plus laisser de repos au chevalier Gatti. Dans l'espérance de pouvoir enfin l'emporter sur nous, il provoqua de la part du Ministère une nouvelle inspection. Nous touchions à la fin du mois de mai 1863, l'année même du décret d'approbation. Un matin, vers 9 heures, un personnage à la mise élégante, se présente à l'Oratoire et demande à parler à D. Bosco. — C'était un professeur de philosophie. — Après les compliments d'usage, il déclare être chargé par le Ministère de l'instruction publique de faire une inspection dans les classes de notre Institut, et produit, à l'appui de son dire, un mandat régulier. D. Bosco crut devoir présenter quelques observations sur le peu de convenance d'inquisitions répétées au domicile d'un libre citoyen hébergeant gratuitement, pour les instruire, par pure charité, plusieurs centaines de pauvres enfants du peuple. Cependant, ajouta-t-il, par respect pour l'autorité

que vous représentez, M. le professeur, je n'insisterai pas davantage et vous laisserai toute liberté de remplir votre mission. Je recommanderai seulement à votre courtoisie d'épargner à ces enfants toute demande inopportune, ou de nature à jeter dans leurs âmes quelque sentiment de découragement. — L'inspecteur promit poliment de déléguer au vœu de D. Bosco.

Il serait trop long de redire ici les questions posées par l'inspecteur et les réponses données par les élèves de chacune des cinq classes successivement visitées. Nous indiquerons seulement en passant ce qui, dans toute cette inspection, a fait sur notre esprit une impression plus profonde et nous a laissé un souvenir indélébile. Notons avant tout l'attitude de l'inspecteur ; sans doute, il se montrait plein de politesse et de réserve, soit avec D. Bosco, soit avec les élèves et les professeurs ; mais il n'était pas difficile de reconnaître que cette visite était adroitement conduite d'après un plan préconçu ; non point en vue d'un simple examen de l'état de choses, mais en vue du surprendre les moindres manifestations de tendances par lui soupçonnées ; non pour savoir si les maîtres étaient suffisamment instruits, mais pour découvrir quel était leur véritable esprit ; il était venu, non pour se rendre compte de la légalité de l'enseignement donné par nous, mais bien pour nous surprendre et pour connaître quelles étaient les opinions politiques professées par nous. Laissant de côté la littérature latine, il choisit pour thème de ses interrogations des matières de nature à se prêter plus aisément au caractère captieux qu'il entendait donner à toute son inspection. Dans les classes supérieures, les questions portèrent sur Dante et, dans les inférieures, sur la géographie de l'Italie ; dans quelques classes même, le visiteur fit tenir quelques élèves au pied de la chaire, et ne craignit pas de pousser ses recherches jusque dans le sanctuaire de la conscience, en leur demandant de lui faire confidence de ce que D. Bosco leur disait en confession.

Dans la première et seconde classe de rhétorique, il s'arrêta matin et soir sur la première partie de la *Divine Comédie* et, à tous autres, il préféra les chants et les strophes où le poète, dans des vues politiques et par des motifs tout personnels, s'élève avec véhémence, non sans blesser la justice, contre les papes, Boniface VIII spécialement, regardé par lui comme la cause principale de son exil de Florence. L'inspecteur demanda quelle était l'origine des deux partis guelfes et gibelins, quelles étaient les idées des uns et des autres, à quels partis ils correspondaient aujourd'hui en Italie ; auquel d'entre eux appartenait Dante, et quelle était l'opinion du poète sur le domaine temporel du pape. Ces interrogations, plus ou moins insidieuses, semblaient destinées, dans l'esprit de l'inspecteur, à faire sortir de la bouche des enfants quelque réponse peu mesurée, dont il pourrait ensuite s'emparer, comme d'un prétexte, pour établir dans son rapport que l'instruction donnée dans notre Oratoire était contraire aux institutions modernes du gou-

vernement italien. — Grâce à Dieu, la conduite correcte et prudente des professeurs et des élèves trompa les espérances de l'inquisiteur.

Dans les classes inférieures, les interrogations portèrent, nous l'avons dit, sur la géographie. L'inspecteur put enfin trouver de quoi se réjouir.

Un enfant de la classe élémentaire, énonçant les divisions de la haute Italie, laissa, comme par habitude, échapper l'ancienne dénomination de Lombardo-Vénétie, dénomination qui semblait indiquer cette province comme appartenant à l'empire d'Autriche. L'inspecteur s'empressa de donner des signes du plus grand étonnement et de la plus haute désapprobation. — Comment ? dit-il, vous ne savez donc pas que depuis 1859 la Lombardie est séparée de la Vénétie et appartient au royaume d'Italie ? — Vous importe-t-il donc si peu de connaître les gloires de notre commune patrie ? — Le professeur excusa l'élève et fit observer que l'expression impropre dont il s'était servi, n'était qu'un *lapsus*, résultat plutôt de l'habitude que d'une véritable ignorance. L'inspecteur parut se rendre à cette observation ; mais, cependant, faute d'autre erreur à relever, il ne laissa pas de signaler le fait dans son rapport et de s'en faire un moyen de nous charger auprès du Ministère.

Toutefois, malgré lui sans doute, le silence, la discipline et le bon ordre qu'il trouva dans toutes les classes remplirent d'admiration ce scrutateur trop zélé de nos intentions. Nous citerons surtout la troisième composée de plus de 130 élèves, et dont l'excellente tenue lui donna la conviction que cette discipline n'était ni passagère ni factice, mais solide, réelle et bien fondée. La visite terminée, le professeur voulut, par politesse, accompagner le délégué jusqu'à la classe qu'il devait inspecter après la sienne. — N'en faites rien, je vous prie, dit celui-ci, votre absence, même momentanée, suffirait à permettre à ces jeunes gens si vifs, et naturellement éveillés, de chercher à s'émanciper un peu, le bruit et le désordre ne tarderaient pas à s'établir. — Ne craignez rien, M. le délégué, répondit le professeur, je puis vous assurer que pas un n'ouvrira la bouche et ne bougera de sa place. — Cela me paraît impossible, reprit le visiteur, je ne saurais croire que 130 élèves puissent rester en silence en l'absence du maître. Cela dit, il se laissa conduire ; mais, à quelque distance : — revenons, dit-il, et constatons si le silence s'est conservé comme vous me l'avez annoncé. — Et, ce disant, il revint à pas de loup vers la porte, prêta l'oreille et regarda par le trou de la serrure ; tout ce peuple écolier était là silencieux et immobile, comme si le professeur fût encore sur sa chaire.

Surpris de ce phénomène inattendu : — Je ne l'aurais jamais cru, répétait en s'éloignant le délégué, je n'aurais jamais pensé que ce fût possible ! Cette merveille ne fait pas moins d'honneur aux élèves qu'au professeur. Ce dont s'émerveillait si fort l'inspecteur était pour nous chose habituelle et ordinaire ; le même fait se reproduisait souvent dans toutes les classes. Car nos jeunes gens, à l'oratoire, apprennent à faire

le bien et à fuir le mal, non par égard pour l'homme chargé de la surveillance, mais par respect pour Dieu, par devoir de conscience, plutôt que pour la récompense à obtenir ou le châtiement à éviter.

L'inspection dura deux jours entiers. Lorsque le professeur délégué, vint prendre congé de Dom Bosco, il lui témoigna la plus grande satisfaction; ses paroles élogieuses auraient fait penser que son rapport au ministère ne pouvait manquer d'être des plus favorables. D'ailleurs, nous devons nous attendre à un rapport excellent pour nous, ne fût-ce que comme simple et véridique témoignage, parceque, en fait, les enfants avaient donné les réponses les plus satisfaisantes et que, du reste, l'inspecteur jouissait d'une estime méritée; tous le réputaient un homme intègre, incapable de faire volontairement du tort. Malheureusement les bonnes paroles ne se traduisirent pas dans les faits. En vérité, quelques jours après ou peut juger avec quelle stupeur et quelle douloureuse surprise, D. Bosco apprit de la bouche d'un ami que Mr. le professeur délégué se préparait à présenter au Ministère un rapport des plus malveillants. D'après ce rapport, tout, chez nous, était désordre, immoralité, réaction. — Que votre excellence, disait le rapporteur en s'adressant au Ministre, veuille bien observer que dans cet établissement règne un esprit si hostile au gouvernement, que dans cette grande construction pas une seule des nombreuses pièces n'est ornée du portrait de notre auguste Souverain. — Ces paroles nous furent citées entre mille du même genre, et il ne manqua pas de se trouver parmi nous une voix pour dire aussitôt: — Si le rapport est rédigé dans ce sens, impossible de douter que le chevalier Gatti n'y ait mis la main. — Ce n'était point là un jugement téméraire, puisque, indépendamment de ce que le dit chevalier avait déjà fait contre nous, nous avions d'autres motifs de nous méfier de lui, en raison de ce que nous avions appris de l'un de ses confidents, qui lui faisait souvent des reproches et s'efforçait de le ramener à une plus sage conduite. Ce confident lui-même nous a donné à diverses reprises l'assurance que toutes les fois que le chevalier Gatti pouvait rompre une lance au préjudice d'institutions dirigées par des prêtres et des religieuses, il ne manquait pas de s'en glorifier comme d'une prouesse et de s'en réjouir avec ses amis.

Sans s'occuper d'approfondir la question de savoir quel était le principal auteur de ce mensonge officiel, D. Bosco s'empressa, dès le premier avis, d'étudier les moyens de parer aux conséquences faciles à prévoir, afin d'éteindre, comme il aimait à le dire, la mèche avant l'explosion; afin de conjurer la tempête avant qu'elle n'amenât la formation de la grêle. A cet effet il se rendit à l'hôtel du Ministère et demanda une audience du Ministre de l'instruction publique, Michel Amari, auquel devait être présenté le fameux rapport (1).

(1) Dans le chapitre précédent, au lieu d'Amari, nous avons imprimé par erreur Mamiani, avec lequel nous avions eu à faire en 1860, et qui était sorti du Ministère le 29 mars 1861.

C'était un jour de grande chaleur, dans le mois de juin. L'audience fut à grand'peine obtenue, vers le soir seulement, et la conversation suivante s'engagea; elle fut égayée par un épisode plaisant dont nous réjouirons nos lecteurs.

— En quoi puis-je vous servir, mon cher abbé? demanda le Ministre.

— Je suis sans cesse tourmenté par des perquisitions dont je ne puis connaître le motif. Je viens donc prier votre Excellence de vouloir bien me l'indiquer. J'ai toujours été un sujet fidèle de mon légitime souverain, et si jamais on a trouvé en moi quelque chose qui puisse donner de l'ombre, je serais heureux d'en être informé pour m'en garder à l'avenir.

— Ayez l'obligeance de me dire qui vous êtes?

— Je suis l'abbé Jean Bosco, directeur de l'Institution connue sous le nom d'Oratoire de Saint François de Sales, et dont le but est de recueillir de pauvres enfants pour les élever, les instruire, et leur fournir les moyens d'entrer dans quelque honnête carrière.

— Je me réjouis de pouvoir vous connaître et je me félicite avec vous du noble ministère que vous exercez; mais vous ne devez pas vous éloigner du but louable que vous vous étiez fixé. On dit que votre institution philanthropique a dégénéré, et s'est convertie en une assemblée de réactionnaires; on va même jusqu'à dire que vous n'avez pas craint de refuser de vous soumettre aux ordres de l'autorité scolastique. Telle est la raison pour laquelle ordre a été donné de faire l'inspection de vos classes. Je crois d'ailleurs que Mr. l'inspecteur n'aura pas manqué de se conformer ponctuellement à mes ordres, et d'avoir pour vous et pour vos élèves tous les égards convenables.

— J'ignore les ordres donnés par votre Excellence, mais je puis vous assurer que l'inspection a été poussée jusqu'aux pensées des enfants; les questions adressées se rapportaient plus, dans leur esprit général du moins, à la politique qu'à la matière de l'enseignement régulier. Quelques enfants ont même été interrogés sur ce que je pouvais bien leur dire en confession. Chose semblable s'était déjà produite, il y a trois ans, lors de l'inspection faite par le chevalier Gatti, et le ministre Mamiani lui-même n'avait pas manqué d'en manifester hautement sa désapprobation.

— Telle n'était certes pas la mission du chevalier Gatti, ni du professeur que j'ai moi-même délégué; l'un et l'autre doivent me présenter le rapport de l'inspection que j'ai ordonnée, et j'aurai par eux les informations que j'en attends.

Le ministre donna un coup de sonnette, et envoya un huissier appeler les deux personnages indiqués. Ils arrivèrent l'un après l'autre et, grâce au crépuscule d'une soirée fort avancée déjà, ils ne s'aperçurent pas de la présence de D. Bosco, ou, du moins, ils ne le reconnurent pas. Sur l'invitation du Ministre, ils s'assirent près de lui, pour répondre à ses demandes.

Le Ministre s'adressant à l'inspecteur lui demanda: quel a été le résultat de la visite faite aux classes de D. Bosco?

— Comme il fallait s'y attendre, Excellence, le plus mauvais esprit domine dans cet Institut, et le rapport que j'aurai l'honneur de vous présenter pourra vous en donner une juste idée.

— Par l'intermédiaire de Mr. le chevalier Gatti je vous avais chargé d'examiner si cette institution se trouvait dans les conditions légales, et pour la qualité des professeurs et pour la nature et le mode de l'enseignement.

— Quel a été sur ces deux points le résultat de votre inspection ?

— Assez peu satisfaisant, Excellence ; figurez-vous que dans cet institut, je n'ai pas même trouvé le portrait de notre auguste Souverain.

— Mais sur les questions de légalité, qu'avez-vous à me répondre ? reprit le Ministre un peu piqué, parcequ'il voyait que l'inspecteur affectait de se dérober à une réponse directe à l'interrogation bien nettement précisée par lui.

— A ce point de vue, D. Bosco a su faire rendre en sa faveur un décret d'approbation par l'inspecteur d'académie, qui, pour cette année, tolère ses classes.

— Il n'y a donc rien à redire du côté de la légalité.

— Du reste, dit le chevalier Gatti, intervenant, nous faisons en ce moment avec M. l'Inspecteur un échange actif de correspondance, et il semble que le décret rendu par lui au profit de D. Bosco manque de légalité.

— S'il y a simplement apparence que le décret n'est pas légal, il n'en résulte pas moins par là-même que l'illégalité n'en est point encore reconnue, et, tant que la question est pendante, nous ne devons inquiéter personne. Mais, Dom Bosco s'est plaint de ce que l'on aurait fait à ses enfants des questions indiscreètes et inopportunes, et je le regrette.

— Votre Excellence aura la bonté de se persuader que le fait allégué manque totalement de vérité, reprit l'Inspecteur.

— Dom Bosco lui-même est ici présent, dit alors le Ministre ; laissons-le parler, et ainsi la vérité se trouvera bien et dûment apurée. Oui, la vérité, reprit-il avec force, et rien autre que la vérité, et malheur aux lèvres mensongères, malheur aux imposteurs ; je ne tolérerai jamais qu'ils cherchent à me tromper.

(Suite au prochain numéro).

BENEDICTION DES NOUVEAUX BATIMENTS ET ATELIERS
de l'Orphelinat S. Gabriel

rue Notre-Dame 288 à Lille, le 5 Juillet 1886.

Lille, 7 Juillet 1886.

BIEN CHER ET VÉNÉRÉ PÈRE,

La journée du 5 juillet a été pour vos enfants de Lille un jour d'allégresse et de bonheur ; notre premier pasteur, Monseigneur l'Archevêque de Cambrai a daigné venir au milieu de nous, pour répandre les bénédictions de l'Eglise sur les

nouveaux bâtiments et ateliers de l'Orphelinat S. Gabriel.

Tout notre petit peuple était en liesse à l'arrivée de ce jour tant désiré, c'était à qui parmi nos enfants se distinguerait le plus par son empressement et son activité, pour hâter les préparatifs de la réception par laquelle nous voulions honorer Celui qui venait au nom du Seigneur. Nous avons décoré de notre mieux la chapelle, la vaste cour, la salle de réception et les ateliers qui devaient être bénis. L'un des visiteurs de notre maison nous a consacré quelques lignes dans le *Nouvelliste du Nord et du Pas-de-Calais*, dont je vous citerai un passage : « L'œuvre est aujourd'hui en pleine prospérité, et Mgr. l'Archevêque de Cambrai viendra lundi bénir les nouveaux bâtiments et ateliers.

Ce sera une belle cérémonie à laquelle les enfants se préparent avec joie, les uns en travaillant à l'ornementation de leur chapelle, les autres en étudiant avec plus d'ardeur encore que de coutume les morceaux de musique qui composent le répertoire de leur harmonie.

Guidés par le Directeur nous avons visité la magnifique installation de la rue Notre-Dame.

Lorsque nous arrivions dans cette vaste cour de 86 mètres sur 30 qu'entourent les ateliers et qui se termine par un bosquet bien touffu, les plus jeunes orphelins, sous l'œil vigilant d'un des professeurs salésiens, étaient en récréation, les uns aux appareils de gymnastique, les autres faisant une de ces belles parties de barres qui nous rappelaient notre bruyante jeunesse.

D'autres, d'un caractère plus calme, étaient à la fontaine et aidaient le cuisinier à laver les légumes qui devaient être servis au souper.

Tous paraissaient heureux et pleins de santé.

Nous n'avons pas besoin d'infirmierie ici, nous dit le directeur, le travail manuel et l'air rendent robustes.

Après avoir visité les anciens bâtiments qui servent de classes et de dortoirs vastes, bien aérés et d'une propreté irréprochable, nous avons parcouru avec grand intérêt le nouveau bâtiment construit sur le côté gauche, où sont installés les ateliers.

Ce bâtiment, d'une longueur de 56 mètres, ne forme qu'une vaste salle où travaillent tous les apprentis. Les divers corps d'état sont séparés seulement à hauteur d'homme par une cloison pleine.

Dans toute cette longueur on a disposé deux chaires très élevées dominant la salle, dans lesquelles se tiennent les prêtres salésiens qui ont la surveillance générale des ateliers.

Ce bâtiment, sauf la maçonnerie et la couverture, a été entièrement construit par les apprentis.

En entrant dans ce bâtiment, nous trouvons d'abord l'atelier des jeunes compositeurs, tous attentifs devant leurs caisses ; ils composent une prière au Sacré-Cœur, qui sera imprimée avec un certain luxe d'enluminure dont nous voyons une épreuve sur le marbre de l'imprimerie. Une belle petite machine est placée dans le second atelier.

Malheureusement elle doit fonctionner à bras, l'orphelinat n'ayant pu encore réunir les fonds nécessaires à l'achat d'un moteur à gaz, indispensable pour donner une plus grande rapidité dans le travail.

Nous passons ensuite dans l'atelier de reliure; huit enfants sont occupés dans cet atelier. Ils ont déjà une grande adresse dans le maniement des feuilles. Un tout jeune est occupé à recoller les feuilles bien avariées d'une partition.

Nous traversons les ateliers des tailleurs, des cordonniers et des menuisiers.

Au-dessous de ce bâtiment se trouve un sous-sol parfaitement éclairé et très sain. Les murailles sont recouvertes d'une épaisse couche de ciment.

Dans le bout a été placé l'atelier de serrurerie, comprenant forge, étaux, tour. Un apprenti ferblantier répare un grand vase de cuisine.

Chaque atelier est dirigé par un contre-maître salésien. Dans ce sous-sol viennent d'être placés la cuisine et un vaste réfectoire.

Comme on le voit, toute cette nouvelle installation est parfaitement comprise.

N'oublions pas de parler des cours.

L'orphelinat est un établissement primaire; les classes sont dirigées par sept professeurs, dont quatre prêtres.

Ces professeurs remplissent toutes les conditions exigées par les lois.

Lorsque des enfants manifestent des qualités exceptionnelles, on leur fait apprendre le latin. En ce moment 12 enfants suivent ces cours.

Nous terminons cette intéressante visite par la chapelle, modestement ornée. Cette chapelle est devenue trop petite pour contenir les 130 enfants que l'orphelinat compte aujourd'hui et dont le nombre va bientôt s'augmenter, les nouvelles constructions permettant l'admission de trente nouveaux orphelins.

— Une seule chose manque, nous disait le zélé directeur; c'est un pavillon spécial pour les plus jeunes enfants. Cela nous permettrait d'abaisser l'âge pour l'admission.

Il a été fait beaucoup à l'orphelinat Saint-Gabriel, mais il reste certainement beaucoup à faire pour compléter l'œuvre.

Nous sommes certains que si cette œuvre humanitaire était plus connue, elle serait bientôt très florissante et aiderait très puissamment à la moralisation de cette classe si intéressante des enfants abandonnés ».

Nous attendions Monseigneur vers 3 heures. Les enfants étaient rangés en bon ordre, revêtus de leurs plus beaux habits, la musique de l'orphelinat en tête. Une vedette placée dans la rue guettait la venue du carrosse archiépiscopal; soudain un cri se fait entendre: Monseigneur, voilà Monseigneur. La voiture était à la porte de l'orphelinat; Monseigneur en descend et, au milieu des trophées, des orillames et des drapeaux, nous le conduisons sous l'arc de triomphe préparé pour le recevoir. Alors la vaillante musique de nos enfants, déjà connue et appréciée dans plusieurs concours, fait retentir les airs de sa marche

la plus entraînant. Monseigneur, accompagné par M. le grand vicaire et MM. les membres de la Société civile, et escorté d'un brillant état-major de bienfaiteurs et bienfaitrices de l'orphelinat, entre alors dans la grande salle de réception, prend place sur le trône qui lui avait été préparé, et tout le monde s'assoit autour de Sa Grandeur. C'était bien là le père de famille entouré de ses enfants. Au milieu du silence et de l'émotion qui gagne les cœurs des petits et des grands, la musique vocale fait entendre les suaves accents du *Benedictus*, puis un Salésien, parlant au nom de tous, adresse à Monseigneur les paroles suivantes:

MONSEIGNEUR,

Humbles Salésiens et enfants de Dom Bosco, nous venons, avec notre bon Directeur à notre tête, remercier Votre Grandeur de l'honneur insigne qu'elle veut bien nous accorder, en daignant laisser de plus graves et de plus sérieuses occupations, pour venir aujourd'hui visiter notre maison.

Nous ne saurions vous dire, Monseigneur, la joie que nous cause cette visite de Notre premier Pasteur, et le bonheur que nous fait éprouver la présence de Votre Grandeur.

Vous êtes au milieu de nous maintenant, Monseigneur, et votre grande bonté, à l'exemple du divin Maître, daigne laisser venir à elle les petits et les humbles de la terre. Oh! Monseigneur, vous dont la puissance est si grande auprès de notre bon Sauveur, bénissez notre pauvre demeure, bénissez ces enfants qu'elle abrite, afin qu'ils soient plus tard des hommes forts selon le cœur de Dieu, des chrétiens sans peur et sans reproche, des hommes, en un mot, qui soient un jour la joie de Notre Père Dom Bosco, et l'honneur de la France qui leur donna le jour.

Bénissez nous aussi, Monseigneur, nous pauvres Salésiens, afin que le Seigneur, dans sa miséricordieuse bonté, fasse fructifier nos travaux; et qu'il nous rende toujours fidèles à cette fière devise de notre Père.

Da mihi animas, et cætera tolle.

Monseigneur répond en quelques mots qui vont au cœur de tous. Les plus petits enfants des étudiants, sous la conduite de leur bon maître de Chapelle, s'avancent ensuite et chantent de leurs voix fraîches et limpides la fable de Lafontaine intitulée la cigale et la fourmi, qui fait sourire Monseigneur, et est entendue par tous avec plaisir.

Monseigneur, prenant de nouveau la parole, adresse d'abord aux enfants une allocution toute paternelle, leur rappelant les soins empressés dont ils sont l'objet de la part de leurs maîtres dévoués, qui dépensent leur vie pour en faire de bons chrétiens et d'honnêtes travailleurs; Sa Grandeur a bien voulu féliciter, en outre, les Salésiens de la bonne direction de l'orphelinat et de son succès.

La musique fait entendre l'une de ses plus belles symphonies, et Monseigneur, ayant été revêtu du rochet, escorté comme précédemment, parcourt successivement, en les bénissant, l'im-

primerie, la lithographie, la reliure, la cordonnerie, l'atelier des tailleurs, la menuiserie et la serrurerie, puis, descendant par un bel escalier décoré, comme tous les ateliers, il bénit aussi la cuisine et les réfectoires et il retourne par le fond de la cour, toujours suivi de son cortège et des enfants. En ce moment, un photographe, placé en embuscade dans l'embrasure d'une fenêtre du premier étage du bâtiment principal, saisit la scène sur le vif, et nous laisse ainsi un souvenir durable de cette belle cérémonie qui se termine ensuite par la bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Je suis certain que cette journée aura laissé au fond de bien des cœurs une douce et bien-faisante impression, et que la bénédiction de notre premier pasteur produira des fruits abondants parmi nous.

Le journal *La Dépêche* de Lille a rendu compte de cette belle fête.

Priez pour nous, Père vénéré, et demandez à Notre-Dame Auxiliatrice d'inspirer aux cœurs qui lui sont dévoués des sentiments généreux pour notre œuvre, parceque, si nous avons beaucoup fait déjà, il nous reste beaucoup à faire encore et... à payer.

Agréé, etc.

Abbé JOSEPH BOLOGNE,

Directeur de l'orphelinat S. Gabriel.

GRACE DE NOTRE DAME AUXILIATRICE.

Rio-de-Janeiro, 28 Avril 1886.

VÉNÉRABLE DOM BOSCO,

Je suis heureuse d'avoir l'occasion de m'entretenir avec vous quelques instants des bienfaits de notre Immaculée Mère, qui a bien voulu montrer sa puissance dans notre maison, en exauçant les prières qui lui ont été adressées pour une jeune fille malade. Alexandrina da Anuncição, orpheline de 21 ans, fut attequée d'une congestion cérébrale qui affecta surtout la vue. Elle éprouvait dans les yeux un mouvement continu, qui la fatiguait beaucoup; l'œil droit était presque fermé et la faisait considérablement souffrir; la fièvre était très forte, le médecin la qualifiait de pernicieuse et trouvait la malade en danger de mort. Malgré ses souffrances, son intelligence était restée parfaite; nous voulûmes en profiter, dans la crainte que plus tard le cerveau ne se trouvât attaqué. Il fut donc décidé qu'on lui administrerait les derniers Sacrements. Notre Aumônier, M. Antonio de Bello, étant absent, je priai M. l'abbé Charles Peretti, du collège de Sainte Rose, de venir confesser la malade; il s'y prêta avec le zèle qui anime tous les Salésiens, vos enfants, et prépara la malade à son dernier passage.

Mais, M. l'Abbé et vénéré Père, un fils du vénérable Dom Bosco pouvait-il laisser passer l'occasion de montrer la puissance de Notre-Dame Auxiliatrice ?

Aussi, avec toute la confiance et la foi qui distinguent vos enfants, M. l'Abbé Charles Peretti donna à cette pauvre enfant la bénédiction de Notre-Dame Auxiliatrice et lui remit une médaille qu'il lui recommanda de ne pas quitter. Je m'éloignai de la malade pour me livrer à mes occupations, et je recommandai que l'on continuât de prier avec elle. Deux heures après, je la trouvai calme, le mouvement de ses yeux avait cessé, une heure plus tard son œil s'ouvrait; il était parfaitement guéri.

Nous ne pouvons douter que cette faveur nous ait été accordée par l'intervention de la Très-Sainte Vierge, c'est pourquoi je viens vous prier de nous aider à témoigner à notre divine Mère la reconnaissance que mérite une protection si visible et tellement signalée.

Je réclame le secours de vos prières pour cette privilégiée de Notre-Dame Auxiliatrice, afin qu'elle avance dans le chemin de la vertu, et qu'elle se conserve, au milieu d'un monde corrompteur, où elle entrera bientôt, la digne protégée de la Très-Sainte Vierge.

Je profite de l'occasion pour prier votre charité d'envoyer une bénédiction toute spéciale à cet asile de la jeunesse, où vos enfants travaillent avec tant de succès et de dévouement.

Daignez aussi, vénéré Père prier aussi pour leurs maîtresses, afin qu'elles soient toujours de plus en plus remplies de l'esprit de S. Vincent-de-Paul, leur saint Fondateur.

Agréé, M. l'Abbé et vénéré Père, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, aux pieds de Notre-Dame Auxiliatrice.

Votre très humble servante,

Sœur MASSARD.

Fille de la charité de S. V. de P.

N. B. La maison de S^{te}. Léopoldine est un asile pour les jeunes filles pauvres, dirigé par les Sœurs de la charité de S. Vincent-de-Paul, soutenu par une société de Messieurs charitables. Il compte 120 élèves et les Salésiens en sont les aumôniers. Cet asile est en bonne voie, et il s'y opère beaucoup de bien, non-seulement parmi les jeunes filles le composant, mais encore parmi les personnes adultes qui fréquentent la chapelle de l'établissement.

UNE ABJURATION ET UNE BELLE FÊTE

à l'oratoire S. Pierre-S. Paul de Ménilmontant.

Paris, 8 Juillet 1886.

BIEN-AIMÉ ET VÉNÉRÉ PÈRE,

Vous aimez si tendrement vos pauvres enfants que vous prenez, je le sais, votre bonheur à apprendre les moindres faits qui se passent dans nos maisons; c'est pourquoi j'ose vous distraire de vos graves occupations, pour vous raconter une touchante cérémonie qui vient d'avoir lieu

dans votre chère maison de Ménilmontant, les 3 et 4 de ce mois de juillet.

Il s'agit de l'abjuration, du baptême et de la première communion d'un ouvrier protestant. Voici le récit de cette conversion, ménagée par des voies vraiment providentielles.

Il y a environ six mois, un dimanche après le salut, un jeune apprenti fréquentant notre patronage me remettait, au nom de son père, le billet suivant: « Monsieur, je vous écris ces quelques lignes, mon fils me tourmente depuis qu'il s'est permis d'aller chez vous; il désire faire sa première communion, aussi je ne veux pas l'empêcher puisque c'est son désir.

Permettez-moi de vous dire que je suis protestant, ma femme est catholique ainsi que mon fils qui a été baptisé à Nancy.

Je vous dirai que j'ai encore un garçon et trois filles qui ne sont pas baptisés, pourriez-vous me donner quelques renseignements si je peux les faire chrétiens. »

Je vous salue

Votre très humble serviteur,

H.....

3, rue de S.....

Il était facile de soupçonner une grande misère morale et matérielle, mais, hélas! elle dépassait toutes les prévisions.

La pauvre famille logeait dans un taudis humide, qui servait de repaire à tous ses membres indistinctement; le père âgé de 35 ans, cordonnier de son état, était d'une maigreur de visage trahissant les privations les plus extrêmes, le chagrin le plus amer. Mon Dieu! quelle misère!

Le pauvre homme était né à Strasbourg d'un père catholique et d'une mère protestante. Le père, vieux soldat de l'empire, s'occupait fort peu de religion, et il avait abandonné sa famille pour continuer sa vie d'aventures. La mère, protestante convaincue, avait fait élever son enfant dans la religion qu'elle professait; il avait pendant sept années!... suivi le catéchisme, et mérité, après un semblant de communion, le certificat que je transcris ici, à titre de curiosité:

« Eglise chrétienne réformée de Metz. — Certificat de Confirmation et de Réception de la Sainte-Cène. — Je soussigné, ministre du Saint Evangile et Pasteur de l'Eglise de Metz, certifie que Eugène G, H..... né à Strasbourg, département du Bas-Rhin, le vingt-six du mois de janvier 1851, après avoir été instruit, selon l'Evangile de Jésus-Christ, des vérités de la foi chrétienne et des devoirs du chrétien, a été admis à confirmer solennellement le vœu de son baptême, le dimanche 28 mai 1865, en présence de l'Eglise, et a promis au Seigneur de se montrer toujours digne de la vocation du chrétien, par ses mœurs pures, une vie pieuse, et une sincère charité; qu'en conséquence il a participé pour la première fois à la Sainte-Cène, dans le Temple, le 4 juin suivant, jour de la Pentecôte.

» En foi de quoi je lui délivre le présent cer-

» tificat — Que la grâce et la paix lui soient données de la part de Dieu notre Père et de N.-S. Jésus-Christ. (Rom. I, 7.) »

Metz, le Dimanche, 4 juin 1865.

Le Pasteur, O...

— Plus tard notre protestant avait opté pour la nationalité française et s'était marié, ou plutôt avait failli se marier, car voici ce qui était arrivé: lui protestant avait consenti à se marier à l'église catholique, mais sa future catholique avait refusé de paraître au temple, si bien que, pour tout concilier, on ne s'était présenté ni à l'église ni au temple!

De cette union illégitime étaient nés 5 enfants, mais le malheur semblait s'acharner, comme une malédiction, sur la pauvre famille, de sorte qu'elle vint échouer à Paris, le refuge de ceux qui n'en ont plus!... Hélas! la misère devint moins connue, il est vrai, mais non moins cruelle, et un jour, poussés à bout par la faim, la tristesse, le désespoir, les malheureux parents résolurent de s'asphyxier... la vue de leurs enfants infortunés les arracha seule à la mort.

Je savais bien, me disait le pauvre père, que Dieu existe et que je faisais mal, mais je préférerais mourir plutôt que de voir souffrir de la faim mes pauvres enfants, ou de devenir malfaiteur. Ma femme avait bien raison de me dire que c'était à cause de notre situation que Dieu nous punissait; mais il eut pitié de moi, car c'est alors que, poussé par le remords, je vous écrivis par mon garçon, et que vous nous avez tirés du malheur, moi et ma famille. —

En effet, en peu de temps, grâce au zèle intelligent de plusieurs personnes pieuses et généreuses du quartier, tout se régularisa. La famille quitta son réduit malsain pour prendre un logement plus salubre; on procura du travail; les pièces les plus indispensables du ménage arrivèrent peu à peu. Les petites filles furent confiées à des religieuses, et les garçons vinrent à l'oratoire pour se préparer l'un au baptême, l'autre à la première communion. Enfin toutes les formalités ayant été remplies à l'état-civil et à l'Archevêché, le mariage fut régularisé devant l'Eglise. Le bonheur pénétra avec l'ordre et la moralité dans le modeste logis du pauvre alsacien.

Un jour — c'était au jour du mariage — après la cérémonie, nous cautions des affaires du ménage. — Et que vous faudrait-il, lui dis-je, pour que vous fussiez désormais à l'abri de la misère? — Il me faudrait du travail assuré et des outils... Ah! si je pouvais travailler en chambre, chez moi, que je serais heureux! — Du travail, vous en aurez; mais à quelle somme s'élèverait l'achat des outils les plus indispensables? — Il énuméra, additionna... il me faudrait 18 fr, 25. — Eh bien, voilà 20 francs qu'on m'a remis pour vous. — Le pauvre ouvrier fixa la pièce d'or... il regarda sa femme, me regarda, et finalement s'écria; — Et dire, Monsieur, que maintenant je suis patron! —

Je ne pus m'empêcher de rire à cette naïve sortie du patron aux 20 francs. Du reste, qu'im-

portent les illusions, il était heureux. Mais poursuivons notre histoire. — Un jour qu'une personne amie visitait la famille, elle trouva le père tout soucieux. — Pourquoi donc, lui dit-elle, paraissez-vous ainsi préoccupé? — Ah! c'est que, Madame, je ne suis pas heureux, je suis maintenant le seul protestant dans la famille. — A qui la faute? répartit la bonne visiteuse, car rien n'empêcherait, si vous le désirez sincèrement, que... mais priez, prions ensemble afin que Dieu vous fasse connaître la vérité. —

A quelque temps de là, un soir, notre pauvre alsacien vint me trouver; il était bien habillé et tenait à la main un papier qu'il me remit aussitôt qu'il m'aperçut: — Tenez, mon Père, dit-il, voilà mon certificat de première communion protestant, je n'en veux plus, je veux être catholique, je le veux. —

Sans plus tarder, le catéchisme commença, pour se poursuivre chaque jour après la journée du travail.

C'était un plaisir de voir l'ardeur, l'avidité avec laquelle notre catéchumène recevait la saine doctrine. Parfois, il m'interrompait pour s'écrier: — Et dire que je ne savais pas cela... ma femme non plus ne doit pas le savoir; comme elle va être contente quand je le lui dirai! — Et, en effet, les journées dans la famille se passaient en faisant la répétition des vérités apprises la veille au catéchisme. C'était vraiment édifiant.

La préparation s'avancait, lorsque survint un incident émouvant. La vieille mère de notre protestant vivait encore, âgée de 83 ans, elle venait d'être brusquement chassée de chez un de ses enfants, et restait sans abri. Notre converti n'hésita pas: — C'est ma mère, dit-il simplement, tant que je le pourrai, je lui donnerai un asile et des soins; je le dois, la Providence y pourvoira — et, sans plus de calcul, il lui ouvrit la porte de sa pauvre demeure.

Cependant, la bonne vieille infirme ainsi recueillie entendait ce qui se disait au logis, elle avait sous les yeux le spectacle quotidien de la charité chrétienne; tout cela toucha son cœur, et elle aussi déclara qu'elle voulait devenir catholique.

Là se présentait un embarras, car la pauvre alsacienne savait à peine parler français, mais cette difficulté fut bientôt écartée, car son fils se chargea de la catéchiser, et l'on vit, spectacle touchant! ce bon fils de 35 ans épelant à sa vieille mère, étendue sur sa dernière couche, les prières qu'ordinairement les mères font bégayer à leurs enfants au berceau! Les sœurs de Niederbron, que nous avons le bonheur de posséder près de notre Oratoire, se chargèrent de compléter cette éducation, et déjà nous avons fixé à la prochaine fête du Sacré-Cœur l'abjuration de la mère et aussi la première communion de la grand-mère, du fils et du petit-fils; mais le Seigneur nous refusa ce consolant spectacle. Soudain, l'état de faiblesse de la vieille grand-mère empira, il fallut se hâter. — Un jour même, en mon absence, notre bon confrère, M. l'abbé

Bénard, dut recevoir l'abjuration, administrer le saint baptême sous condition, entendre la confession de la pauvre mourante, pour lors en pleine connaissance, et lui faire faire sa première communion; elle reçut ensuite l'Extrême-Onction. Quelques jours après, l'heureuse convertie de 84 ans s'éteignait avec calme, disons avec joie, dans les dispositions les plus admirables et les plus consolantes, pour s'endormir à jamais sur le cœur de Jésus, le Dieu des infinies miséricordes!

Je ne puis m'empêcher de faire ici une réflexion sur la miséricordieuse bonté de notre Père céleste. Combien d'hommes, accablés par des malheurs soudains, par des infortunes qui semblent dépasser toute mesure, sont sur le point de s'abandonner au désespoir. Dieu n'a pourtant agi envers eux que par amour, car c'était le seul moyen de les arracher à l'abîme infernal, sur la pente duquel ils glissaient sans s'en apercevoir. Le malheur a ouvert leurs yeux, les a jetés entre les bras de la divine miséricorde, et ils sont sauvés. C'est ce qui a eu lieu pour notre bonne vieille. Ne semblait-il pas que ce fût pour elle une infortune irrémédiable, de se voir jeter à la porte par un de ses enfants, à un âge aussi avancé? Et nous voyons, au contraire, quelle preuve d'amour Dieu donnait à cette âme en permettant cet événement, qui a été pour elle la voie du salut éternel, et lui a procuré, par surcroît, la paix et la joie des derniers jours de son existence ici-bas. Apprenons donc de là à bénir toujours la main de Dieu, qui nous aime beaucoup plus que nous ne nous aimons nous-mêmes.

Dire le dévouement de notre brave ouvrier pendant la maladie de sa mère serait impossible; il ne la quitta pas un seul instant pendant plusieurs jours et plusieurs nuits; il eut la consolation de recueillir son dernier soupir et d'entendre son dernier rendez-vous: — Mon enfant, au revoir!... là-haut! —

Il pleura amèrement, mais, catholique de cœur, il acceptait déjà le dogme si consolant de la Communion des Saints, que repoussent les malheureux protestants, aussi fut-il heureux de pouvoir prier pour le repos de l'âme de sa mère. Cette séparation ne fit qu'enflammer encore ses désirs, et hâter de ses vœux le jour de son entrée dans le sein de la seule véritable Eglise. La date en fut fixée au dimanche 4 juillet.

En ce jour nous devons avoir une triple solennité: la fête des SS. Pierre et Paul, patrons de l'Oratoire; la fête du Sacré-Cœur, vocable de notre chapelle, enfin la procession solennelle du Très-Saint Sacrement.

Nous avons aussi fixé ce jour pour le baptême de 2 autres adultes et pour la première communion de 12 de nos externes, qui se préparaient, selon la coutume, par une retraite de 3 jours qu'ils passent complètement à l'Oratoire.

Cependant nous dûmes avancer au samedi, 3 juillet, la cérémonie de l'abjuration et du baptême qui se fit, par autorisation, dans notre chapelle, en présence des témoins. Parrains et marraines, d'un certain nombre de pieux fidèles et de nos chers internes, étudiants et artisans.

Muni des pouvoirs nécessaires par S. G. Mgr. Richard, je pus accomplir ponctuellement les belles cérémonies liturgiques fixées par le Rituel; c'est-à-dire donner l'absolution au for extérieur, recevoir l'abjuration, faire prononcer la formule de foi de Pie IV, imposer la pénitence publique et, enfin, procéder à l'administration du s. Baptême pour nos 3 adultes.

Tous les assistants avec nos catéchumènes suivaient avec piété et intérêt les belles formules et les actions liturgiques, si significatives et si graves dans leur simplicité.

Nous avons choisi pour parrain de notre protestant converti l'un de nos bons confrères de S. Vincent-de-Paul, Mr. Viriac, son compatriote, qui lui donna le nom de Paul; deux de nos internes donnèrent à leurs filleuls, âgés de 10 et de 13 ans, les noms d'Ernest et Louis. Les marraines étaient choisies parmi les pieuses dames qui ont si puissamment contribué, par leur zèle et leur charité, à la fête de cette journée. La cérémonie, après rédaction du procès-verbal nécessaire, se termina par un cantique à la Très-Sainte Vierge, la Reine des Miséricordes.

Mais la fête n'était qu'inaugurée; elle devait avoir son couronnement le lendemain. La messe de la première communion eut lieu à 8 h. 1/2 dans notre chapelle admirablement décorée. Il était beau et touchant de voir notre converti de 35 ans et son fils de 13 ans recevoir l'un et l'autre leur Dieu pour la première fois; la mère était venue communier, elle aussi, de sorte que tous enfin ne faisaient plus sur la terre qu'un cœur et qu'une âme. Je ne vous décrirai pas, bien-aimé Père, cette cérémonie; je dirai seulement, pour votre consolation, que beaucoup d'externes, tous nos internes et un grand nombre de fidèles accompagnèrent les nouveaux communicants à la sainte table. A 11 h. eut lieu la Messe solennelle en plain-chant que nos chers enfants, disons-le en passant, goûtent de plus en plus et exécutent de mieux en mieux.

Dans l'après-midi, après les Vêpres chantées à 3 heures, eut lieu la rénovation des vœux du Baptême, que notre converti prononça le premier, et la consécration à la Très-Sainte Vierge.

La procession solennelle du Très-Saint Sacrement fut ensuite organisée. Tous nos enfants, externes et internes, avaient rivalisé de zèle, d'originalité, de bon goût pour élever et embellir le plus beau reposoir. Il y en avait trois, l'un à S. Joseph, l'autre à la Sainte Vierge et enfin le troisième au Sacré-Cœur.

Je n'oserais me prononcer sur le point de savoir auquel des trois revenait le prix de beauté et de bon goût, mais je dirai seulement que celui de S. Joseph l'emportait incontestablement par l'originalité. Nos menuisiers avaient fait un autel d'un établi, et l'avaient enveloppé d'un trophée habilement composé avec les outils de leur atelier. L'aspect en était fort gracieux et amenait involontairement un sourire de surprise et d'admiration. — Notre-Seigneur, disait-on, se retrouve à Nazareth.

Je ne relèverai ni les chants, ni l'ordre de la

procession, ni la piété générale; qu'ils étaient heureux nos écoliers, portant des oriflammes, et nos premiers communicants, le cierge à la main, formant cortège au Dieu qui était venu le matin réjouir leur jeune cœur; qu'elle était radieuse notre phalange d'enfants de chœur!

Notre bon alsacien tenait un gland du dais, de front avec un personnage distingué, et derrière le Très-Saint Sacrement suivait une foule recueillie, laquelle, en recevant avec grande consolation les bénédictions que Notre-Seigneur lui prodiguait en ce jour, ne se souvenait pas, en vérité, qu'une telle cérémonie en plein air se passait à Ménilmontant.

Le soir, après la fête religieuse, un modeste banquet réunissait autour de nous, en l'honneur des SS. Apôtres Pierre et Paul, nos bien-aimés confrères de S. Vincent-de-Paul. Je n'ai plus, vénéré Père, à vous faire l'éloge de leur dévouement, qu'ils nous prouvent en mille façons. Ah! bon Père, quels Coopérateurs précieux, quels enfants dévoués vous comptez, en leurs personnes.

Mais notre fête n'était pas encore terminée; le lendemain lundi, dès le matin, nous nous rendimes à l'Archevêché avec nos premiers communicants de la veille, pour les présenter à la réception du Sacrement de Confirmation. Un confrère de S. Vincent-de-Paul servit de parrain à nos 12 confirmands.

Monseigneur Richard fut, comme toujours, d'une extrême bonté pour les enfants de Dom Bosco. Il voulut prendre la main, en signe d'affection, à notre converti, lequel était tout confus de tant d'honneur, et il eut pour tous les paroles les plus paternelles, les plus aimables.

Le retour à Ménilmontant se fit très joyeusement. Nos chers enfants avaient goûté, pendant ces jours, tant de bonheur au patronage, qu'ils ne voulaient plus le quitter. Il fallut néanmoins se séparer jusqu'au dimanche suivant, en se disant au revoir, ce que chacun de nos chers externes répéta avec enthousiasme.

Je m'aperçois, bien-aimé Père, que mon récit a été bien long, mais vous m'excuserez puisqu'il s'agit de vos enfants. Bénissez-les, vénéré Père, bénissez nos convertis, nos bienfaiteurs et nos zélés confrères de S. Vincent-de-Paul.

Et réjouissez-vous en voyant que Notre Dame Auxiliatrice, ici comme ailleurs, se plaît à faire fructifier toute œuvre qui vous est confiée. Ah! c'est que vous l'aimez, et vos œuvres n'ont d'autre but que de la faire aimer et glorifier, ainsi que son divin Fils.

Votre très humble et bien affectionné

Abbé ch. BELLAMY.

Pensée chrétienne.

On fuit la croix parce qu'on ne la connaît pas, et on ne la connaît pas parce qu'on ne veut pas l'étudier.

Avec permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant MATHIEU GHIELLOUX

Turin, 1886 - Imprimerie Salésienne.